

Vive la rentrée !

# La gomme, le buvard, le stylo et leurs ancêtres...

par Rosine Lagier

## ■ La furgette ou grattoir

Dans l'Antiquité, les copistes écrivent sur du papyrus ou sur du parchemin mais la rareté et le prix des peaux les contraignent rapidement à utiliser plusieurs fois le même support pour divers travaux littéraires : ils grattent le parchemin ou lavent le papyrus pour faire disparaître le premier texte et recommencent.

Sur un manuscrit de Messine, les réactifs chimiques révèlent des do-

cuments des VI<sup>e</sup>, IX<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. Au British Museum, un registre laisse apparaître des copies en onciale du V<sup>e</sup> siècle, disparues au VI<sup>e</sup> siècle pour être recouvertes par un traité de grammaire écrit en cursive qui fait place, à son tour, au IX<sup>e</sup> ou X<sup>e</sup> siècle, à un texte syriaque des homélies de Saint Jean Chrysostome. Ce sont des manuscrits palimpsestes.

Le Moyen Âge – écrit Spire Blondel dans son amusant ouvrage sur les

*Outils de l'écrivain* – connaît aussi le grattoir encore appelé furgette. Son emploi se constate au XV<sup>e</sup> siècle et se perpétue jusqu'en 1890 environ.

Le grattoir est compris dans ce qui est nommé l'écritoire (cornet, au Moyen Âge) qui comporte l'encrier, les plumes et le canif pour les tailler, le canivet – petit outil pour découpage en dentelle du contour des images pieuses – le pinceau et la poudre à sécher.

## ■ Poudres à sécher et vernis

Pour sécher l'encre, on utilisa longtemps divers procédés. En 1381, le vernis ou la sandaraque – sorte de gomme issue de la résine du cyprès de l'Atlas ou du genévrier – est cité pour la première fois. Dans son *Dictionnaire*, Richelieu écrit à son sujet : « Sandaraque, c'est une sorte de gomme ou de vernis de maître à écrire qui sert à frotter le papier pour empêcher l'encre de s'étendre et pour écrire nettement. » Parfois, c'était seulement de la sciure fine de bois blanc ou acajou : les rois eux-mêmes en avaient à côté de la cire à cacheter. On employa également du sable, de la limaille de cuivre...

En 1616, le duc de Berry, dont on connaît les goûts fastueux, possède « une boeste d'argent doré pour mettre vernis à getter sur escripture » et une autre « boistelette d'argent doré, en façon de poire. »

En 1821, le *Journal des Dames*, décrivant la garniture de bureau d'une



élégante, mentionne : « *parmi les écritoires en bronze doré, on remarque le puits. L'encre est au fond et les deux seaux qui en sortent contiennent du sable d'or et des pains à cacheter transparents.* » On se servit longtemps de pelles à poudre en ivoire ou en ébène. En 1934, la bibliothèque municipale de Chartres dispersait des soucoupes de bois remplies d'une sorte de sable indispensable pour empêcher de filer le liquide noirâtre et gluant mis généreusement à la disposition des lecteurs. L'incendie de 1944 fit disparaître ces vestiges antiques !

#### ■ Buvards et gommes

Dans son numéro du 10 septembre 1827, le *Petit Courrier des Dames* nous donne, au sujet du buvard, quelques renseignements curieux : « *Les élégantes ont, à l'instar des Anglaises, banni le sable de leurs secrétaires ; elles se servent, pour sécher l'encre de leurs lettres, de papier non collé, renfermé dans des portefeuilles reliés avec le plus grand luxe. Ces portefeuilles sont baptisés buvards.* »

Pendant longtemps, pour effacer les faux traits du crayon de mine de plomb, on se servit de mie de pain, puis de caoutchouc sous forme de gomme.

En 1809, Magnien, administrateur des douanes de l'Empire, consacre dans son *Dictionnaire des Productions*, un important article sur « *la gomme qui s'est importée par six cents kilogrammes par an depuis 1806.* »

Peu à peu, l'industrie, et surtout la chimie, permit de proposer des produits perfectionnés de grande qualité pour corriger ou effacer l'encre et le crayon !

#### ■ De la calame au stylo

Le premier instrument utilisé pour graver est un roseau taillé en forme triangulaire, appelé calame.

Les plumes d'oiseaux taillées appa-

raissent vers le IV<sup>e</sup> siècle, la plume d'oie étant la plus utilisée. Chaque oiseau produisait environ cinq plumes utilisables sur chaque aile. En 1830, l'Angleterre importait 24 millions de plumes : à elle seule, la Banque d'Angleterre en utilisait un million et demi par an !

Née dans l'Antiquité, la trop rigide plume métallique – de cuivre en Égypte, de bronze à Rome – n'a jamais pu détrôner la plume d'oie. Vers 1820, enfin, les nouveaux aciers produits à Birmingham apportent souplesse et résistance aux plumes métalliques et s'exportent dans le monde entier. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, avec son porte-plume, la plume métallique la plus connue en France est la célèbre « Sergent-Major » qui se diffuse largement dans toutes les écoles pour lesquelles passer de l'ardoise au papier, en 1818, avait été signe de progrès.

En 1827, le roumain Petrarhe Poenaru invente le porte-plume portable mais le problème du réservoir d'encre intégré n'est résolu qu'en 1884 par Waterman : le stylo-plume est né. En 1895, Parker innove avec un réservoir à conduit courbe qui permet enfin un débit de l'encre régulier. Puis vinrent les cartouches jetables.

Si les premières tentatives pour créer un stylo à bille remontent à 1865, c'est John J. Loud qui en trouve le principe et, en 1938, les frères Biro qui le perfectionnent. Après sa mise au point en 1949 par le baron Bich, le stylo à bille ou stylo-bille se démocratise dans la fin des années 1950 sous sa marque BIC : l'utilisation de la pointe Bic est autorisée dans les écoles en 1965. Le Bic quatre couleurs est mis au point en 1970.

Le stylo-bille et le stylo-feutre, inventés par les Japonais en 1960, détrôneront la plume qui devient objet de collection pour les calamophilistes. ■

